

Numa Ornans

De Jaune et d'Or

Une uchronie en macronie

© Numa Ornans, juin 2023

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

*Au plus fidèle parmi les fidèles,
mon père qui ne me lira plus.*

*Me voici donc seul sur la terre,
N'ayant plus de frère, de prochain, d'ami,
de société que moi-même.
Le plus sociable et le plus aimant des humains
en a été proscrit par un accord unanime.
Ils ont cherché dans les raffinements de leur
haine
quel tourment pouvait être le plus cruel à mon
âme sensible,
et ils ont brisé violemment tous les liens qui
l'attachaient à eux.
J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-
mêmes.*

*Jean-Jacques Rousseau,
Les rêveries du promeneur solitaire.*

*Autoroute A16. Mercredi 12 décembre
2018, 14h56.*

La brume, dans sa robe légère, danse sur la plaine des bas-champs. L'étroite frange littorale dessine un écrin gris-vert où le soleil donne au sable blanc la pâleur que revêt l'hiver. Martelée de flèches de lumière, carillonne au loin la mer au goût de sel. Elle est l'émeraude qui illumine ou jette dans les limbes le temps, les saisons et les dynasties de pêcheurs. Je reviens y mettre mon âme à l'abri.

Sortie 25 dans mille mètres. À nouveau audible, la radio poursuit le chapelet publicitaire débuté deux heures plus tôt. Sur le tableau de bord, la petite pompe s'allume orange vers un dernier plein aux frais de la princesse. Terminées les stations de lavage aux Leds multicolores comme des fêtes foraines. Les carburants bon marché seront à nouveau la norme. Je retrouverai dans les files d'attente des hypermarchés ces tas de ferraille à bout de souffle qui puent et que Paris abhorre.

Je libérerai mon corps de son déguisement ridicule. J'ai forcé les boutonnieres neuves de ma chemise pour dégrafer le col qui m'étranglait. En urgence le premier, les suivants pour le plaisir. Sur la manche noire de ma veste, je trouve un poil gris brun ; le Malinois renifleur d'explosifs, excité par son maître-chien, a plusieurs fois marqué la boîte à gants. Je m'en saisis délicatement comme s'il pouvait s'agir de TNT ou de C-4 et le fais disparaître par la fenêtre dans une presque explosion de joie.

2000 tours par minute. Je caresse le velours usé du siège passager en repensant

peut-être à toi, mais il me revient brusquement l'image de la dernière personne assise à ta place. Contrarié, mon poing se serre. La cravate, jetée là, rampe vers lui comme un serpent. Autour de mon cou, je préférerais tes bras de soie plutôt qu'une corde rêche.

800 tours. J'aperçois la barrière entraver ma route. L'approche de la borne reste évasive. Je manque d'entraînement. Je tergiverse dans d'inutiles manœuvres et m'affole à l'idée que la voiture qui me suit s'impatiente déjà. Je veux croire que ce n'est pas grave, que j'étais là avant elle.

Contrairement aux secondes, mon bras est court. J'entrouvre la portière. La barre se soulève enfin. Je me range sur la droite pour me laisser doubler par ces gens si pressées : des Parisiens ! Je maugrée.

Il me reste une quinzaine de minutes à fendre les roselières battues par le vent. J'ai hâte de retrouver la maison. Tiens, c'est l'heure du flash info : C'est le soulagement après l'attentat qui a endeuillé Strasbourg mardi ; l'annonce de la mort de l'auteur de la fusillade meurtrière a provoqué une salve d'applaudissements dans le quartier du Neudorf.

Quelque chose vibre. Mon téléphone ? Je m'arrête sur la banquette meuble. Dehors, une intense lumière jaillit. La température s'élève brusquement. Je déroge à la règle : je réponds au numéro masqué. Je tends prudemment l'appareil à l'oreille :

— Allô ?

— Monsieur X ?

— Oui.

— Ici l'Élysée. Ne quittez pas.

Que l'Élysée m'appelle devrait-il m'étonner ? Une voix masculine reprend :

— Monsieur X ?

— Oui.

— On m'a demandé de vous communiquer trois informations. Vous avez de quoi noter ?

De quoi noter... Du vide-poches surgit une myriade de petites monnaies que ma précipitation met en orbite. Je repère dans l'apesanteur un Bic ordinaire, mais l'imbécile va se loger hors de ma portée. Je plonge jusqu'à la butée de ma généreuse ceinture abdominale. L'effort génère un râle extraordinaire que j'adresse à mon interlocuteur. Je poursuis son calvaire en collant le micro à ma bouche essoufflée, tel un buffle au milieu de son effort.

— C'est bon... j'écoute...

— La première information concerne l'adresse de Gaëtan Adamzyck.

L'évocation de ce nom est un violent retour de manivelle sur mon plexus déjà contraint. Et je n'ai pas le temps de souffrir que je me heurte pour la seconde fois à l'inconfortable posture de la barrière de péage : ne pas faire attendre ! L'absence de confiance en moi m'a très jeune conduit à qui je suis aujourd'hui. J'imagine que mon présent interlocuteur s'est déjà fait son opinion. Je m'affole pour écourter sa peine.

— Vous notez ? Gaëtan Adamzyck, Chemin des Espinasses, Saint-André-les-Alpes. Deuxième information...

Je me sou mets à son rythme de facto. Le mépris est le parfum de son maître, celui qui se cache derrière le On de On m'a demandé, un nom qu'il faut taire au cas où mon téléphone serait sur écoute.

— C'est noté !

— À la maison de retraite Alzheimer de Vouziers dans le département des Ardennes, une place se libère la semaine prochaine. La directrice, Madame Papin, attend votre appel. Vous avez tout ?

— Oui, dis-je étonné.

— Enfin, dernière information : le Parc d'attractions de Bagatelle à Merlimont-Plage recrute un jardinier en CDI. Vous vous y

présenterez de la part de qui vous savez.
Voilà. C'est tout. Avez-vous des questions ?

— Je crois pas.

— Très bien. Alors bonne journée,
monsieur X.

La scène relève du film d'espionnage :
bonne chance, monsieur Bond ! Plus que
l'Aston Martin du célèbre agent restée de
l'autre côté de la Manche, je regrette que la
garde soit attribuée au parent le plus apte à
occulter la vie de l'ex-conjoint. Pourquoi
Gaëtan a-t-il pris le nom de sa mère ? Encore
troublé par la nouvelle, je reprends la route
quand surgit un engin agricole précipité par
son épandeur chargé de fumier. Il me fait

peur, ce con ! L'engin roule à tombeau ouvert, comme la voiture du péage... La voiture du péage... Deux quarantenaires que je revois parfaitement ; Bruno m'a appris à photographier le louche, le bizarre, l'anormal. Ce midi, ils montaient à bord d'une Peugeot blanche stationnée sous la rangée de marronniers. Une 308 avec des fientes de pigeons sur le capot et immatriculée 75. Sur l'autoroute, j'ai reconnu sa signature lumineuse en forme de crocs ! Me suivait-elle ? Où est-elle à présent ? Je sors m'aérer. La promesse de l'iode enveloppe mes plaies d'un linceul de lait. De lait maternel. Petite maman, je ne

vais plus tarder : je rentrerai du bois, nous mangerons ta soupe, tu me poseras les questions que te brûlent les lèvres.

À la fourche, je prends toujours à gauche. Mais pour la première fois, j'habite mon corps. Il est temps de jeter au feu mes rituels, ma litanie. Je ne peux sincèrement laisser s'échapper la chose la plus importante dans une vie : l'amour.

Sept jours plus tôt, aux abords d'une maison isolée.

Silence. Sept lettres dans l'obscurité. Le voisin tape silencieusement du pied : il décharge ses bouffées d'adrénaline. L'oublier. Entendre tapoter la pluie fine sur la tôle de la camionnette et imaginer, au-dessus, l'infinie fraîcheur.

C'est une nuit sans lune qu'un lampadaire prétend remplacer. Il dessine un cône jaunâtre sur la façade de la petite maison. Dans leur théâtre de lumière, cinq marches

conduisent à un palier où deux hommes équipés peuvent tenir. La porte d'entrée est en bois ; un vieux modèle à trois gonds, serrure simple. Possibilité d'un ou plusieurs verrous à l'intérieur. De part et d'autre, des fenêtres à trois vantaux, simple vitrage. Aucun volet. La largeur de chaque vantail permet à un homme de corpulence normale de sauter. L'étage reprend cette symétrie, sans la porte évidemment. Les fenêtres sont à quatre bons mètres du sol. Former un cordon de sécurité pour prévenir tout risque. Le premier voisin est à trente mètres. L'attente se poursuit. Pour le moment, aucun aboiement. Sous les cagoules les haleines se

chargent. À l'avant du véhicule, deux silhouettes se découpent distinctement. Elles attendent l'ordre. Alors tout demeure noirceur sauf la vibrante lumière du lampadaire secoué par un vent d'Ouest. Sur la surface orangée du pare-brise, chaque gouttelette concentre l'envers de la façade illuminée, comme de minuscules larves stellaires. À travers ce microcosmos, le reflet de l'heure indique en miroir 8, 5, 5 et zéro. Ça ne devrait plus tarder...

Trois notes synthétiques rompent le silence radio : On y va ! Les portes sombres glissent sur leurs roulements de velours. Les

maines gantées étouffent chaque élément de carrosserie susceptible de faire du bruit. Telles des insectes protégés par des carapaces articulées que l'obscurité exciterait, deux colonnes se forment de petits pas pressés. Elles s'avivent ; une unité derrière, l'autre devant. Deux individus placent un vérin sur la porte. Un troisième donne le signal. L'aube se déchire enfin. L'alerte déchaîne les insectes qui se précipitent dans le cloaque ; des faisceaux de lumière, agités et nombreux, jaillissent comme des sabres, se croisent sur les papiers peints défraîchis, rebondissent sur les marches qui mènent à l'étage. Ils brûlent

d'impatience l'inconnu et débouchent les angles morts. R.A.S. est hurlé pour chaque nouvelle pièce sécurisée. Ce n'est pas un château, alors c'est l'histoire d'une poignée de secondes. Et ça braille : *À terre ! À terre !* Ça se passe en haut ! Y a-t-il d'autres personnes ? Sont-elles armées ? La maison est-elle piégée ? Quand toutes les hypothèses sont levées, la pression retombe : il n'y a qu'un seul suspect. Il est 6H02. Dans ce coin paumé du Pas-de-Calais, le jour se lèvera peut-être.

Un autre convoi arrive. Des portières claquent, la discrétion n'est plus de mise.

C'est la Gendarmerie Nationale. Sa progression est stoppée au seuil. Lui qui ne pouvait contenir que deux hommes de l'Unité, autorise quatre gens d'armes à l'étui. Suivant l'humeur du chef et le succès de l'opération, placer cette boutade au débriefing. La rivalité entre les deux maisons a de beaux jours devant elle.

La lumière s'est propagée partout et au-delà. Sous l'ampoule chancelante de la cour d'en face, un rideau tremble. La lunette des fusils le pointe. Anticiper réduit la liste des veuves et des orphelins quand la nuit restitue façon disco les bandes réfléchissantes des

uniformes. Les hommes deviennent des cibles faciles.

Les gendarmes, spectateurs, s'impatientent. Le Lieutenant-Colonel ronge son frein. Une heure plus tôt à bord de son véhicule banalisé, il a dû serrer le bas-côté pour laisser passer les fourgonnettes pressées qu'il rejoint à l'instant. De nouvelles instructions parviennent à l'oreillette du policier qui barre le passage : *C'est clean !* Les quatre pénitents entament leur ascension. L'assaut démonstratif des blattes cédait place à la procession des chenilles.

La bête est aux pieds de ceux venus la traquer. Le chef des opérations de la Brigade de Recherche et d'Intervention de Lille se présente spontanément au gradé de la gendarmerie. Le Lieutenant-Colonel Chabaille le salue. Il recouvre de sa superbe en jugeant le trophée qui gît à terre : homme de forte corpulence, la cinquantaine, type européen, barbe généreuse et coupe de cheveux loin des standards qui le rassurent. La pression d'une genouillère dans le creux de sa nuque le contrôle fermement. Le fessier nu est l'humiliation infligée par les vainqueurs. Des boîtes de Stilnox traînent à proximité d'un verre brisé. Un vieux classique a souffert pendant l'intervention : il disperse des feuillets que tout le monde

piétine. Les murs sont lisses. Le mobilier sommaire. Une odeur tenace couvre toutes les autres, et Dieu sait que chacun a au cours de l'opération exhalé la sienne. Celle-ci est insoutenable. Peut-être celle d'un chat crevé. Deux gars postés à la fenêtre préviennent tout risque de défenestration ; ils refuseront d'aérer. Dommage : le risque est plus élevé à la maintenir fermée. Le vieux gradé déplie un mouchoir de tissu qu'il place devant son nez. Dernier dans l'ordre de préséance, le Maréchal des Logis Quiévrain à la silhouette fluette peine à se faufiler dans la chambre. Dans la forêt de jambes noires un détail l'intrigue ; les soubresauts muets d'un pied

nu et blanc. Il se revoit enfant quand son père agriculteur tuait le cochon. L'animal saucissonné à l'échelle horizontale voyait sa fin venir. Il hurlait lorsque la lame effilée pénétrait sa chair. Pendant que ses yeux apeurés fixaient la trahison de la main qui l'avait nourri, chaque nouveau battement de son cœur le faisait survivre en même temps qu'il le vidait de son sang. L'enfant doux et tendre tenait au plus près de l'agonie son seau propre. Il fallait remuer le sang chaud jusqu'à ce que le pied tendu cesse de tressauter. Et il tressautait à quelques centimètres du sol comme celui de l'interpellé ! Quiévrain fonce à travers les soldats de plomb. Il crée le désordre nécessaire pour parvenir jusqu'à l'animal

plaqué au sol et déséquilibrer par surprise son tortionnaire. Son action trouve très vite sa légitimité : dégagé, l'asphyxié se tortille de douleur comme ces vers de terre que notre cruelle enfance coupait en deux, en quatre, en dix. Il suffoque. Bave. Crache des glaires dans sa barbe d'hiver.

— Mais putain les gars il respirait plus là !!!

Négligence absolue. Côté Noirs. Côté Bleus. Quiévrain ne décolère pas :

— T'as rien vu ?! Tu l'étouffais !!!

Même évitée de justesse, la bavure pétrifie les réactions. Le Lieutenant-Colonel est fier du gendarme. Il ne le connaît pas, mais sans

son intervention la mission était compromise. Adieu décorations et petits-fours. Il temporise néanmoins :

— C'est bon, tout va bien !

Quiévrain n'est pas d'accord. Et s'il cède ici plus tôt qu'il ne l'aurait fait dans les locaux de la brigade, c'est parce que la venue d'un gradé dépêché auprès de l'État-Major de Villeneuve d'Ascq soulève davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses. La Capitaine a été claire hier soir : Contentons-nous d'être présents, c'est tout.

*Rue du Faubourg Saint-Honoré. Mercredi
05 décembre 2018, 6H17.*

L'iris est bleu acier. De cet acier trempé dont on érigeait autrefois les constructions audacieuses, celles auxquelles personne ne croyait et qui révolutionneraient pourtant le monde. De nos jours l'acier, c'est démodé. Trop sale. Trop carboné. L'innovation industrielle passe par le téléphone souple, la batterie comestible, le vêtement autonettoyant ou thermorégulant. Reste que le bleu c'est séduisant. Il confisque aux marron, vert, gris, noisette, la séduction, la

passion et les sentiments. Mais ça ne suffit pas : avec ces cernes affligeantes, ces joues caves, ces lèvres pincées d'inquiétude, il me faut d'autres atouts pour faire front. Prendre un peu de recul ne change rien. Il faudrait sourire pour compenser l'effondrement de la commissure labiale. Sourire tout le temps, c'est m'éreinter à la tâche ou prendre le risque de passer pour un benêt. Et ces tempes qui gagnent du terrain sur les cheveux, ce teint hâve, ces rides creusées dans la lumière d'ombre... Je m'use à prendre un air impénétrable, à lisser mon front. En relevant le menton, dégagé à gauche, dégagé à droite, j'aperçois mon cou. On dirait cette race de

poule déplumée qui nous faisait tellement rire, Manette et moi. Et si Cécile Cornudet avait raison dans son édito ce matin quand elle cède à la mesquinerie : *On vieillit vite au pouvoir dans une France enfiévrée.*

Dans l'immense miroir où je mesurais hier encore mon goût de la conquête, sombre parade à mon épuisement, j'observe le temps accentuer son œuvre. Je me raccroche aux attributs des conquérants ; le menton saillant. À ceux des intellectuels ; le front haut. Je ne me rêve plus en Bonaparte franchissant le Grand-Saint-Bernard dans les moulures baroques et dorées du miroir, pareilles au

cadre du tableau équestre exposé à la Malmaison. Entre l'Empereur et moi, beaucoup y sont allés de leur comparaison : une volonté dans la mâchoire, une séduction dans le regard, une droiture du nez. Les sarcastiques ajouteront le cheveu fragile. Quand ce dernier pousse, il ondule sur les tempes comme deux bras ouverts à nos destins. Les plus acariâtres surenchériront en murmurant que jeunes, nous faisons des coups d'état et que nous prenions pour épouses, des femmes plus âgées... La pendule en bronze posée sur le marbre de cheminée m'extirpe de mes pensées équestres. Je jette en l'air mon bras pour faire

apparaître ma montre : elle indique que nous sommes mercredi 05 décembre 2018. Nous sommes mercredi et l'horlogère s'est introduite ici. Elle passe d'ordinaire le jeudi. Je ne la croise jamais ou à l'occasion de la présentation de l'ensemble du personnel. Je me souviens d'elle ; nous avons échangé sur son métier autrefois celui de son père en ces lieux. La fois suivante, aux vœux je crois, je m'amusais à poursuivre la conversation à l'endroit même où nous l'avions arrêtée. C'est ma botte secrète ; elle produit toujours son effet. Je n'y connais rien en horlogerie, mais le fermoir est repoussé jusqu'à la butée. J'ai une théorie que la raison me pousse à

taire : quand le hublot de verre est fermé, le tic-tac métallique se transmet au marbre. De là l'onde mécanique se propage jusqu'à mon bureau, une table de béton dont l'une des propriétés est de l'amplifier, le métamorphosant cette fois en marteau de forgeron contre son enclume. Nulle concentration ne résiste à son raffut. Est-ce là l'origine du mal, un phénomène qui rendrait fous les occupants de ce bureau maléfique ? Quand je voulus l'investir, on m'a amicalement mis en garde. En le choisissant, j'exprimais la volonté de tordre le cou aux idées reçues et à l'irrationnel. L'irrationnel ; à qui vais-je maintenant raconter que cette

inoffensive horloge réveille les démons ? Je l'ai jugée coupable, quitte à en faire le bouc émissaire pour qu'elle devienne l'objet qui concentre les superstitions et me libère des autres. Une sorte d'antidote. Secrétaire Général Adjoint puis Ministre, je rencontrais ici les conseillers du Président Hollande dont beaucoup furent victime de curieux sortilèges. Alors secrètement je me disais qu'entrouvrir le hublot suffirait à l'exorciser. Je l'entrouvrirais. Et la méconnaissante horlogère le refermerait. Et je l'entrouvrirais à nouveau, et elle le refermerait encore. Si bien que chaque jeudi matin, je défaisais ce qu'elle faisait et qui me protégerait jusqu'à

son prochain passage. Je saurai bientôt quelle entorse elle a fait à notre pacte ; je penche sur l'objet la tête, en même temps que l'Empereur dans la psyché. À l'oreille, j'apprécie la tension du ressort sous son sarcophage de cuivre jaune et de reflets blancs. Elle est vive. La discrète l'a remontée ce matin. Qui lui infligera la sentence ? Jupiter ou le Maître des Horloges ?

Route de Valencendre, La Caloterie.
06H30.

Une altercation à l'extérieur brise le huis clos. Quiévrain s'approche de la fenêtre. Son autorité fraîchement acquise l'autorise à l'ouvrir. En contrebas, une dame vêtue d'une robe de chambre élimée exulte sa colère. Elle assène un policier de coups d'infortunes contre son gilet pare-balle en serrant dans ses

petits poings un trousseau de clés qui tinte à chaque tentative avortée. Ses pleurs succèdent à ses cris. Prenant par surprise la salle qui baisse la garde, le suspect bondit vers la fenêtre comme pour s'y jeter. Avant qu'il ne l'atteigne, un demi de mêlée le maîtrise sans ménagement en le plaquant au sol. Dans l'élan, Chabaille perd son couvre-chef. Le bruit qu'il fait en tombant sur le parquet prouve cette fois qu'il a un train de retard. C'est l'égalité parfaite entre les Bleus et les Noirs !

Le danger écarté, Quiévrain porte la voix jusqu'en bas :

— Doucement ! C'est sa mère ! Elle n'y voit plus grand-chose !

Sur le terrain, seule la Gendarmerie Nationale est capable d'une telle proximité. Les bleus conservent l'avantage ! En déclarant son handicap, Quiévrain vient d'excuser son comportement et la violence retombe soudain. Lui a le sien : dans une société rouciste, il a très jeune appris à se faire détester. À intelligence égale, à sympathie égale, il restait le roux. Dans les cours de récréation, sur les photos de classes, il était le roux. Son engagement dans l'armée, c'était pour gommer sa différence,

la dissimuler sous l'uniforme. Il referme la fenêtre et interpelle le brigadier étrangleur :

— Tu lui aurais dit quoi, à sa mère ?! Que son fils que tu voulais juste interpeller était mort de ta faute ?

Adulé. Détesté. C'est tout Quiévrain. Et la Capitaine venue pour le contenir en prend pour son grade :

— Et tout ce cirque pour un pauv'type qu'il suffisait de convoquer à la Gendarmerie !!!

L'esprit de rébellion n'a pas vocation dans la Grande Muette. Le Lieutenant-Colonel n'offre pas l'occasion aux policiers d'avoir à

en juger. Il tente une diversion culturelle en ramassant un feuillet orphelin :

— *C'est une épagneule très petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boîte du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très longues. — Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé.*

Quelques rires étouffés confirment le succès de la culture sur la violence et Chabaille se laisse porter par le succès :

— *Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avait une chienne.*

Sur la table de chevet, il repose son texte. Du pied, il pousse sous le lit les morceaux de

verre, sa modeste contribution à la sécurisation des lieux. Quel genre d'homme lit Voltaire, carbure au Stilnox et comme l'a suggéré le Maréchal des Logis, nécessite une telle intervention ?

Au 55 de la rue du Faubourg Saint-Honoré, presque simultanément.

La dénomination Maître des horloges chatouille, titille, agace. Nous étions deux à en connaître le périmètre et je demeure le seul survivant. Nombreux sont les journalistes à vouloir percer son secret. Il est délicieux de les voir échafauder toujours plus haut sur le sable de mon mutisme. Paul et

moi rêvions d'un monde où le Temps se laisserait apprivoiser. Nous le pensions, confortablement installés dans le moelleux de son salon à Châtenay-Malabry, le conceptualisations ne serait-ce que pour donner du grain à moudre aux jaloux et aux orageux. L'ambitieux que ma jeunesse excusera peut-être le rendait responsable des complexités économiques et sociales. Qui saurait s'en affranchir posséderait la clé. J'ai gardé de mon laboratoire adolescent des principes élagués. Pour entretenir le mythe, je continue d'ignorer du Temps ses contraintes. Je méprise le minutage bousculant au passage mes proches qui le surestiment. Quand mes

collaborateurs parviennent à organiser mon agenda, je laisse tourner les aiguilles. Ça les rend dingues. Suis-je aujourd'hui au carrefour de sa vengeance ? Son fleuret m'a touché hier près du cœur. J'étais en passe de réussir le rêve de tout gouvernant — réformer sans reculer — et voilà que je vis l'épisode le plus traumatisant de serviteur de l'État. Mon Waterloo est une sous-préfecture méconnue. Même si ABBA le chantait, il est peu probable qu'il en fasse un succès ! Je crains qu'à l'ère du numérique, le choix de l'horloge sur la photo officielle au clou de toutes les mairies de France vieillisse mal. Bonaparte n'aurait jamais commis cette

erreur : son choix du cheval était une idée géniale. J'aurais beau sur les tempes me laisser pousser les mèches, je ne serai jamais qu'un petit homme au pied de son reflet. Les Français disent de moi que je suis jupitérien et narcissique. Ils ne me connaissent pas. Je suis capable d'actes de contrition.

Un éclaircissement de voix m'arrache aux songes. Dans le miroir ricochent soudain la Marianne d'Obey et la tapisserie d'Alechinsky dont la couleur dominante — le jaune — me rappelle l'actualité brûlante. Pourquoi ces objets choisis du temps de ma lune de miel me décochent à présent leurs

flèches empoisonnées ? D'état de grâce, je suis passé à état de glace. Glacé est mon cœur ce matin après une nuit à chercher le sommeil. Je sais les hommes fondus au décor de mon bureau réduits au silence de ma peine. J'aperçois leur reflet à proximité de la pendule ; des Playmobil au costume sombre, assis, jambes tendues en l'air. Mes mains froides lâchent le marbre ; je me redresse, vieilli, tétanisé par la violence, paralysé par la révolution qui se soulève. Je me regarde une dernière fois dans le miroir : je suis livide. Qu'ai-je fait pour mériter cela ?

*Cellule de la Brigade de Gendarmerie
d'Étaples. 08H20.*

À trois heures je veillais, l'attention crochetée à la lueur du radio-réveil, à son écarlate détresse. Je savais qu'il ne sonnerait pas et au lieu de l'abandonner, je fixais ses minutes longues comme des semaines. C'est interminable une nuit sans sommeil, à adopter de vaines positions, à enchaîner leur cycle stérile qui berce d'illusion l'épuisement.

Le sommeil ne veut pas de moi. Si je l'approche, il m'envoie ses mercenaires. Pas une nuit sans une exaction pour se nourrir de mon désir et de mes atomes. Au début les cauchemars bleuissaient mon âme. Puis ils l'ont noircie. Aujourd'hui elle n'existe plus. Alors ils attaquent mon corps, l'épuisent, le dévorent. Les pires m'ont laissé entrevoir les ténèbres.

Celui-là, je le fais fréquemment. Je bosse. Mon chef me change de poste : — *Toi ! Oui, toi là. Tu vas au couloir ! Bouge-toi ! Maintenant ! — Moi ?! Mais je suis à la découpe ! À la découpe les carcasses sont*

pendues et encore chaudes, mais je ne tue pas. Le couloir est de l'autre côté. De l'autre côté c'est pas pareil. De l'autre côté il y a le bourreau : paf ! paf ! paf ! Et il saigne. Ça me transperce de la tête aux pieds. Parfois une vache attend un veau. Suspendue, le pis lâche. Tu es couvert de sang. Tu es couvert de lait. Tu es couvert de merde. Et tu as le veau qui rebondit à terre, qui ne demande qu'à vivre, et toi t'as pas le temps. Tu le pousses avec le reste et tu t'occupes de la suivante. Accroche-toi. Tu pleureras chez toi. Tu fermes les barrières. Tu fermes les portes. Toutes les portes. — *Eh oh ! Tu rêves ou quoi !? Tu ralentis la ligne !!!* Je n'ai pas

l'habitude d'être au couloir. Je pousse les bêtes pour les faire avancer. On dirait qu'elles sentent qu'elles vont crever. Elles ralentissent toutes les autres. — *Avance, bordel ! Mais avance !!!* Je m'énerve à mon tour contre l'une d'elles. Putain, avance. Avance vers ta mort. N'y pense pas. Dans une minute ce sera fini. Avance s'il te plaît... Je pousse dans le couloir de la mort. Et la vache a la tête de ma mère. C'est ma mère. Elle avance. Et elle me regarde. Je me réveille les veines gorgées de sang, le dos trempé d'effroi. Je suis une bonbonne de gaz dans une cheminée. Je reprends trois cachetons pour oublier. Parfois je songe à

prendre la boîte entière. Qui pour entendre mes appels à l'aide ?

C'est l'aube déchirée qui m'a surpris ;
l'éclat d'un peuplier fendu sur toute sa
hauteur, l'empressement dans l'escalier. Je
crois que je dormais, que je dormais enfin. Je
l'avais arrêté, ce putain de radio-réveil...

Pour 20 minutes, « le compte n'y est pas ». Pour *Var Matin*, « c'est mal barré ». Tiens, le modeste *Eveil de la Haute-Loire* titre « Visite crépusculaire du Président de la République au Puy-en-Velay ». Ils ont eu le temps de mettre sous presse hier ; pages 2 et 3 la visite, les photos. C'étaient eux, la 5008 mitraillée de flashes à sa sortie de préfecture. Et mon visage blême. C'était une erreur d'entrouvrir la fenêtre : une meurtrière. Parmi les dizaines de manifestants qui me jetaient leur tombereau d'insultes, l'un m'a gueulé — et je l'ai distinctement entendu — *crève !*

Crève ! Comment un concitoyen peut-il me détester au point de me souhaiter la mort ? Toute la nuit, j'ai cherché à comprendre. Ma p'tite Manette, le monde où tu vivais n'existe plus. Tu aurais été profondément affectée par ce que montre la télé. S'en prendre au Président et souhaiter sa mort ! De ton temps, ça ne se faisait pas. Qui imagine le Général de Gaulle entendre un Français lui gueuler *crève !* Même si la haine comme l'amour ne s'explique pas, elle se mesure toujours au théâtre de ses dégâts.

Des tremblements saisissent mes mains. Je ne maîtrise rien. Je lâche le journal, les nouvelles se fracassent sur la table, le béton amplifie leurs simagrées. Ce que les gens n'ont pas vu, c'est que j'ai beaucoup parlé avec d'autres personnes. Le Château est un vaisseau fantôme que des vents contraires poussent vers l'abîme. *Crève !* C'est comme ça. Kohler ne montre rien. C'est un animal à sang froid. Là par exemple, il rentabilise son temps à annoter les dossiers courants qu'il tient sur ses jambes croisées. Il est cette autre partie de moi-même que l'affect n'atteint pas. Et même si ce matin, j'ai perdu le goût de la conquête, Alexis l'aura pour deux. Il ne s'agace pas du soutien apporté par le Président de l'Assemblée. Il sait que lorsque

je voudrai m'en débarrasser, je le priverai de gestes, de paroles ou de regards. Alexis se chargera du reste. Il est pour moi un homme de devoir, mon premier couteau, l'ami que j'appelle en pleine nuit pour faire disparaître un corps.

Je n'ai jamais été au tableau d'honneur. Je n'ai jamais reçu de livre emballé d'un ruban de satin. Mon père m'a très vite indiqué le chemin du travail. C'est la grande tradition familiale : travailler et fermer sa gueule. Sauf pour ma sœur devenue fonctionnaire. Dommage que le vieux n'ait pas trouvé nécessaire d'édulcorer l'envers, c'est toujours bien de savoir où l'on met les pieds. Le travail est une variable d'ajustement toujours plus défavorable à celui qui le fournit. Tout encourage à travailler davantage pour rendre les rêves possibles, mais c'est un mirage. Mes rêves sont

semblables à la ligne d'horizon, impossibles à atteindre. Pourtant je ne me suis jamais soustrait à ma vaine condition, pas même le jour où j'ai compris que j'enrichissais des actionnaires ou des fonds de pension qui vivaient mieux que moi de mon travail. Et je me suis laissé manger la laine sur le dos, en fermant ma putain de grande gueule. Je me souviens de cette histoire enseignée en primaire. Sisyphe est condamné à remonter une pierre au sommet d'une montagne. Quand il y parvient la pierre retombe. Il recommence, une éternité. Aujourd'hui n'est pas un jour comme les autres ; contre toute attente, Sisyphe décide de ne pas la remonter.